

**LES CAHIERS DE
MADAME DUROSIER**

Le Baiser du Frelon
7, rue du Progrès
93100 Montreuil
www.lebaiserdufrelon.fr

Graphisme : Nbee93@hotmail.com

© Tous droits réservés, les éditions Le Baiser du Frelon, 2026.

NATHALIE GARNAUD

LES CAHIERS DE
MADAME DUROSIER



PROLOGUE

Pendant une quinzaine d'années, au gré de mes envies, j'ai compilé des « pensées » à la troisième personne, celles d'un professeur qui n'a pas grand-chose de particulier. Ce fut la trame du récit qui suit. Quelque chose a fait que j'avais envie de l'écrire, au terme de ma carrière. Peut-être pour faire partager ce dont on parle peu : la joie que j'ai eue à ce métier.

Bienvenue dans le monde d'un professeur de lettres, à cheval entre le xx^e et le xxi^e siècle selon le calendrier grégorien, dans l'ère désormais appelée anthropocène, un espace interglaciaire dans l'histoire de notre planète, quelque part en Europe, dans une terre de vignobles et de pinèdes.

JANVIER-FÉVRIER

Madame Durosier appuya sur le bouton du rideau électrique de la grande baie vitrée, le rideau se leva dans un ronron assez agréable. La nuit avait la teinte du feutre « light indigo » n° 220 de Faber-Castell®, gris bleuté, pour qui n'aurait pas le nuancier sous la main. Les arbres se découpaient en ombres chinoises. Il semblait pleuvoir. 4 h 30 heure d'hiver, mardi. Elle traversa à l'aveugle le salon, le couloir en enfilade et poussa doucement la porte de son bureau. Des odeurs de parfum féminin et de crayons de couleur émanaient de la pièce. Elle percevait des volumes, sentait l'espace plein des choses qu'elle aimait.

Clic, lumière. À droite, un bureau pour le dessin et la peinture. À gauche, le bureau pour les cours. C'est là qu'elle s'assit ce matin-là, prit sur l'étagère un cahier coincé entre un livre d'exercices et des piles de guingois, multiples éditions des œuvres à étudier, la version Carrés classiques d'*Andromaque* choisie pour les secondes, la tranche brunie par le frottement des doigts sur les mêmes pages étudiées année après année.

Face à elle, la calligraphie délicate d'une strophe d'Homère. Une lyre était finement aquarellée à l'intérieur de la lettrine Ô. Souvenirs de l'étude de *L'Odyssee* dans la version de Jaccottet en terminale littéraire. Hélène M. – partie pour quels horizons ? – lui avait envoyé ce cadeau pour la remercier de l'année. La contemplation quotidienne de ce tableau la renvoyait à ses propres choix. « *Tout est dit depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent**. » Pétrie de lectures classiques, que le métier lui avait appris à assimiler tant bien que mal, sa chair était leur chair. Elle acceptait d'être leur modeste relais.

Pour ce deuxième chapitre, Madame Durosier feuillette un paquet de dissertations. Rentrées, visages, copies ; quatre mètres linéaires de dossiers par auteur au-dessus de son bureau, quatre mètres linéaires supplémentaires de dossiers par thèmes, par types de sujets, un gros tas de bouquins, qu'il lui fallait avoir absolument près d'elle pour y chercher un passage, vérifier une information. Pas très grande lectrice mais consciencieuse dans son travail, oui, quand même, elle pouvait l'affirmer.

Les élèves qu'elle avait cette année ressemblaient à tous les autres. Certains bavards, d'autres délicieux, tous empêtrés ou ravis de leurs quinze ans et sans véritable idée de ce qui allait leur arriver. Certains plus perdus que d'autres. Ainsi, son grand Edison, un échelas qui déplaçait ses deux mètres,

* Jean de La Bruyère, *Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit », 1688.

toujours vers le fond de la classe, avec des baskets gigantesques au bout de guiboles maigres vaguement dessinées sous le jogg noir, fronçait beaucoup le front quand il lisait silencieusement. Des yeux de chien battu quand elle lui demandait son cahier.

Elle pensait à Condorcet. Elle le trouvait plus efficace que Monsieur de Savoie qui parlait de « démocratiser la réussite », sans penser aux frustrations de tous ceux qui n'y arriveraient pas. Cette idée de « réussite » lui tapait sur les nerfs. D'ailleurs, Monsieur de Savoie lui tapait sur les nerfs parfois. La seule fois où elle l'avait apprécié, c'était dans un documentaire, il y présentait l'histoire de l'éducation « nouvelle », avec une érudition mise à la portée de tous : Freinet, Jean Zay... Pour la première fois, Madame Durosier avait appris que Freinet avait été gazé dans les tranchées en 14 et que c'est à cause de cela qu'il avait inventé une méthode pour faire cours, cela l'avait bouleversée. Enfin, elle pouvait mettre une vraie cause en face d'une conséquence, une cause qui ne relevait pas d'une idéologie dans le genre *tout-le-monde-est-trop-mignon-sur-terre-aimons-nous-les-uns-les-autres-et-si-tu-y-crois-très-fort-ma-grande-les-élèves-y-croiront-aussi*. Ce genre de certitude avait tendance à prendre du plomb dans l'aile à la première heure de cours où trente-cinq élèves de seconde décident de préparer leur week-end pendant l'heure de français en s'échangeant des textos ou des discussions parasites (« *Où on va ? Qui apporte quoi ? On est combien ? Y aura Paul ? Pourquoi ? Tu veux le pécho ? Ha ha !* »), toutes informations très loin de la poésie médiévale que vous vous efforciez de transmettre dans un

grand élan lyrique. En revanche, chercher comment faire travailler les élèves alors qu'on ne peut pas parler haut et fort pendant six heures parce qu'on a été gazé, c'était du solide. Ce qu'elle se demandait, c'est pourquoi elle l'avait découvert à cinquante ans alors qu'elle était prof depuis ses vingt-sept ans. Et elle en avait lu des articles sur Freinet.

Elle tassa les copies à la verticale et à l'horizontale dans une vague nausée et entreprit la montée des vingt et une marches de son escalier, histoire d'aller mesurer le repassage à faire. Peut-être avait-elle lu en fait des informations extrêmement pertinentes sur Freinet, mais sans les comprendre. Il fallait avoir vécu certaines expériences d'enseignement, être revenu de certaines pratiques qu'on croyait inratables, indispensables, ce qu'on croyait être l'unique chemin pour arriver à transmettre, pour pouvoir envisager autre chose. La formation professionnelle pourrait servir à cela : plonger en immersion dans des classes où il se passe « autre » chose, se disait-elle en vidant sur le lit les deux grands sacs de courses où elle entassait en vrac le linge propre.

Son tuteur à elle, la première année où elle avait enseigné, était « lettres classiques ». Dans le jargon, cela voulait dire qu'il enseignait le latin et le grec et qu'il avait donc droit aux élèves capables de sacrifier trois heures de leur semaine à des langues mortes, ce qui restait encore un signe d'abnégation témoignant d'une haute moralité. Cet homme, dont elle avait respecté le savoir et les discussions littéraires, lui avait peu apporté au niveau didactique. Elle avait assisté à un de ses cours sur le commentaire. Les élèves de son tuteur

avaient pour fonction principale de se lever en début de cours (« *alors, mademoiselle en bleu, un problème dans les rotules ?* ») et de la fermer tout au long de la séance. C'était une autre époque. Ce professeur avait pourtant le mérite de prendre une classe technologique en même temps que les classes d'élite que lui réservaient son statut d'agrégé et l'ancienneté au lycée.

D'ailleurs, au terme de sa carrière, elle n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi on donnait les professeurs novices aux classes qui avaient besoin de professeurs chevronnés. Au sens propre du terme, le chevron militaire lui semblait parfaitement correspondre au nombre de points d'indice fixant sa paye. Bien sûr, ces élèves demandaient beaucoup d'énergie mais, ce jour-là, elle pensa que c'était tout simplement le degré de proximité du prof avec le milieu social des élèves qui décidait de tout. Elle, par exemple, se savait plus à l'aise avec les élèves de milieu populaire, parce qu'elle était issue du monde ouvrier. Pour lui faire plaisir, on lui avait parfois collé des classes ABIBAC (qui passaient le bac allemand en plus du bac français), où les prénoms étaient souvent doubles à consonance médiévale, avec une ou deux particules nobiliaires, accordées aux visages diaphanes et intelligents qui la scannaient. Elle s'y sentait obligée de surveiller son langage, de prouver son pedigree comme un cheval de course, dans la seule perspective de l'excellente moyenne à attribuer, obligatoire en vue d'une orientation en classes préparatoires ou autres concours censés ouvrir les portes de la Grande Joie du Pouvoir et de l'Argent. Elle en gardait le souvenir